

Comment on apprend la chirurgie

Autor(en): **Mayor, Matthias**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 6

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

désigne, dans certaines parties de la France, des mets un peu lourds, ramequins épais, choux farcis et autres, très appétissants, dont on mange généralement trop.

Nous avons encore reçu deux, trois communications, intéressantes, touchant la *saocesse ad tzergetzel*, l'une de M. le professeur Gauchat, à Zurich, directeur du Glossaire des patois romands; la seconde, de notre fidèle collaborateur, M. Octave Chambaz, à Rovray; la troisième de M. H.-G., à Buchillon.

Nous publierons samedi prochain ces trois lettres. Ce sera, irrévocablement, le dernier mot.

LISETTE

MINUIT venait de sonner quand la porte du café s'ouvrit brusquement, livrant passage à Villeray, plus connu dans le quartier sous le sobriquet de Gosier-en-pente, à cause de ses habitudes invétérées d'intempérance. L'ivrogne grommela un machinal: « M'sieurs et dames, la compagnie » et, titubant, la face congestionnée, s'éroula sur une chaise, au coin d'une table.

— Allons bon, s'écria Louise, la sommelière, v'là Gosier-en-pente qu'est encore saou!l!

Le pochard ne prit pas garde à l'observation. D'une voix empâtée, il commanda :

— Un verre de goutte!

— Vous feriez mieux d'aller dormir, dit Louise. C'est-y des manières de se griser ainsi, tandis que votre femme se morfond à la maison.

Gosier-en-pente eut un haut-le-corps.

— Ma femme, ricana-t-il, le regard mauvais. Parlons-en un peu, de ma femme... ou plutôt non, n'en parlons pas... Ça vaudra mieux!

D'une main tremblante d'alcoolique, il prit son verre, le porta à ses lèvres, but une gorgée et s'écria :

— Bon, ça! Ça fait voir la vie en rose. Faut être joyeux, que diable!... Tu pleures? Mais ris donc, sacrebleu! Ah! ah! ah! Comment, c'est toi, Lisette? Approche, mon amour...

Et comme nous le regardions, surpris, il expliqua :

— Ça vous étonne, vous autres? Faut pas avoir peur. J'suis pas méchant, moi! Pas méchant pour un sou. Seulement, voilà, j'ai du chagrin...

Il frappa la table de son poing crispé.

— Oui, du chagrin. C'est terrible... Là, dans la tête. Et quelquefois, c'est comme une boule qui remonte de la poitrine à la gorge. Et ça m'étouffe, ça m'étouffe, ça m'étouffe!...

Il avala une nouvelle lampée.

— Vous ne comprenez pas, hein? Au fait, c'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre. Eh bien, si vous voulez m'écouter, j'vas vous la conter mon-histoire. Ce ne sera pas long. D'ailleurs, si elle vous ennuie, vous me le direz.

Il commença, soudain dégrisé :

— Je n'ai pas toujours été la brute que vous voyez. Je me nomme Villeray. J'étais jadis un brave ouvrier charpentier, travaillant dur et ne buvant jamais... Jamais, vous m'entendez! J'avais une femme que j'aimais et une enfant, ma Lisette, que j'adorais.

Elle était si jolie, si gracieuse, si mutine, la p'tiote!

Nous habitons au cinquième, rue du Parc. Quand on n'est pas riche, on ne peut pas se payer des entresols, pas vrai? Il n'y avait pas de plus joli ménage dans le quartier. Le soir, quand je rentrais du travail, j'embrassais la bourgeoisie et la gamine comme si je ne les avais pas revues depuis des mois. Et elles me rendaient mes caresses sans regarder à la dépense, je vous le promets.

Bref, nous étions heureux.

Les jours, les mois, les années passaient

comme dans un rêve. Lisette grandissait, elle allait maintenant sur ses quatre ans. Elle prospérait que c'était un plaisir.

Un soir de juillet, comme je revenais du chantier, une voix bien connue me fait tressaillir. Je relève vivement la tête et qu'est-ce que j'aperçois : Lisette, ma chère petite Lisette, qu'était perchée sur le rebord de la fenêtre, tout là-haut, au cinquième, et qui me criait en agitant ses petits bras :

— Papa! papa!

A sa vue, mon sang ne fait qu'un tour. Un faux mouvement et l'enfant allait s'abîmer dans la rue. Je me trouvais à ce moment à une cinquantaine de mètres de la maison. Que faire, mon Dieu?

Tout à coup, je songe que ma femme doit être là, que sûrement elle va retirer Lisette de sa périlleuse position. Cette pensée me rassure. Je respire...

Mais non. Lisette est toujours sur le rebord de la fenêtre. Je la vois qui se penche sur l'appui, tout en continuant à gesticuler et à crier :

— Papa! Papa!

Les atroces secondes! Je demeurais là, cloué au sol, n'osant bouger, n'osant approcher, crainte de hâter la catastrophe. Oh! être fort, vigoureux, sain de corps et d'esprit, et ne pouvoir rien tenter, rien essayer, rien entreprendre pour arracher à la mort un pauvre petit être sans défense. Il faut avoir vécu ces instants-là pour comprendre toute l'horreur d'une pareille situation. Quand j'y songe, je me demande comment il se fait qu'un homme, qu'un père puisse survivre à de semblables tortures.

Terrifié, je ferme les yeux. Quand je les rouvre, j'aperçois une petite chose blanche, qui tombait en se débattant dans le vide. Je veux crier, mais les sons s'étranglent dans ma gorge. Enfin, comme mû par un ressort, je me précipite, j'emporte la petite chose qui gisait, inerte, sur le trottoir. Quatre à quatre, je gravis les escaliers conduisant à ma demeure et, haletant, je dépose le précieux fardeau sur un lit.

Alors, alors seulement, j'osai regarder.

L'enfant, une écume sanglante aux lèvres, respirait encore faiblement. En hâte, je saisis un linge, le trempai dans l'eau fraîche, et doucement, tendrement, avec d'innombrables précautions, j'essayai le visage bien-aimé :

— Lisette, ma bonne petite Lisette, c'est moi, c'est ton papa. Parle, ma mignonne. Dis-moi que tu m'entends...

Lentement, le regard de l'enfant se tourna vers moi. Les jolis yeux bleus semblèrent m'interroger, me demander le pourquoi de l'horrible chose. Puis j'entendis un léger soupir et ce fut tout. Lisette, ma pauvre Lisette, était morte.

Quand ma femme rentra et qu'elle apprit la fatale nouvelle, elle s'effondra comme une masse sur le plancher. Je ne cherchai même pas à la relever. Quelque chose s'était définitivement brisé entre nous, et je sentis que jamais, jamais, je ne pourrais lui pardonner le mal qu'elle m'avait fait.

Après avoir vidé d'un trait son verre, Gosier-en-pente conclut :

— A dater de ce soir-là, je me suis mis à boire. Je bois pour ne plus voir le dernier regard de Lisette, je bois pour m'étourdir, je bois pour oublier...

Dernière nous un sanglot se fit entendre. C'était Louise qui pleurait. M.-E. T.

Veinard! — Las du froid et du brouillard, opiniâtres, un brave citoyen, qui a du reste peu voyagé, s'est décidé à faire un petit voyage dans le pays du soleil, qu'il ne connaissait pas du tout.

Un ami, qu'il informa de sa résolution, l'en félicita :

— Tu as de la chance, mon vieux! Là-bas, tu vas trouver le soleil et la nature en fête. Et tu vas pouvoir te régaler à satiété de primeurs, veinard!

Il partit. L'autre jour, le hasard lui fit rencontrer, à table d'hôte, un Lausannois que ses affaires avaient appelé en Italie.

On servit des « spagetti ».

— Oh! bravo, bravo! s'écria le touriste, en tapant familièrement sur le ventre de son voisin, nous allons pouvoir nous régaler! Des primeurs! mon cher, des primeurs!

Le dernier numéro de la *Patrie suisse*, en partie en couleurs, est consacré en grande partie au Centenaire de la Restauration genevoise. Comme de coutume, le premier numéro de l'année ouvre par un beau portrait du nouveau président de la Confédération. A signaler la nouvelle couverture artistique du journal.

Ah! les bonnes années d'antan! — Alors, monsieur Daniel, la campagne n'a pas donné, en 1913?

— Taisez-vous! une misère. Y n'y avait rien, rien; pas seulement de quoi élever un cabri!

Et quand je pense pourtant, aux belles récoltes qu'on a eues dans le temps.

Vous voyez ce prunier, là-bas?... Oui, le gros! Eh! bien, une année, on était cinq par dedans avec des échelles, à cueillir, sans arrêter. On est resté trois jours sans se voir les uns les autres. Tonnerre de bon sens! y en avait-y!

Et ce champ de pommes de terre que vous voyez là! Une année, après l'arrachage, il avait baissé de plus de cinquante centimètres... tant y en avait eu, de pommes de terre, et des si tellement grosses.

C'est comme ça!

Et les courges! Cette même année, on en avait une, là, tout près du fumier; eh bien, vous ne voulez pas le croire, mais quand on l'a eue ouverte, on en a sorti cinquante brantées de pepins... Oué! mossieu, cinquante brantées!

Allez-y voi, à présent! C'est plus que de la rave, quoi!

COMMENT ON APPREND LA CHIRURGIE

DANS le chapitre intitulé : « Considérations générales », de son livre sur la *Chirurgie populaire*, l'éminent et spirituel chirurgien lausannois Matthias Mayor écrivait ceci. Ajoutons — ce n'est pas superflu — que ces lignes datent de 1845. Or, depuis, l'art que pratiquait le Dr Mayor, avec une science et une habileté dont ses successeurs, à Lausanne, ont brillamment perpétué la tradition, a fait des progrès énormes. Et il n'a pas dit son dernier mot.

« Un abîme sépare la médecine de la chirurgie, écrivait le distingué praticien; car, tandis que la première peut traiter bon nombre de ses malades, sans les toucher, lors même qu'ils sont éloignés de cent lieues, et rien qu'en leur prescrivant un régime ou en leur signant une ordonnance, la seconde est toujours obligée d'agir immédiatement sur ceux qui réclament ses soins.

« ... L'action immédiate des procédés chirurgicaux est l'effet ou de la main seule, ou des instruments et accessoires les plus divers dont elle s'arme; et si elle n'est, le plus souvent, en œuvre que momentanément, un grand nombre des objets dont elle dispose doivent rester sur place et, en quelque sorte, la remplacer et la continuer, sous le nom de pansements ou d'appareils.

« Ceux-ci sont, en général, de rigueur et constituent assez souvent et à eux seuls le point important dans le traitement chirurgical.

» Or, comme tout ce qui en fait partie était, jusqu'ici, plus ou moins difficile à trouver, à faire, et surtout à appliquer, personne n'osait songer à mettre à la disposition des masses les grands bienfaits de la chirurgie; car ils ne sont réalisables et possibles, qu'autant qu'on fait reposer celle-ci sur la simplicité la plus grande, la plus belle, et telle qu'elle nous est révélée par les principes immuables de la mécanique.

» Celle-ci domine, en effet, et tellement l'art chirurgical, qu'on pourrait, à juste titre, l'appeler aussi « médecine mécanique »; car ses manifestations, de quelle nature qu'on veuille les supposer, se réduisent toutes à des propositions ou à des problèmes de mécanique appliquée.

» Or, comme celle-ci est une dépendance des sciences mathématiques, on conçoit qu'elle puisse communiquer, à la chirurgie, le degré de précision et d'universalité dont elle jouit.

» N'allons pas nous figurer, toutefois, qu'elle en soit plus noble, au point de vue de l'art; car on peut affirmer, par exemple et contrairement à cette prétention: que les individus suivants ont fait, avant nous et font, mieux que nous encore, la plupart de nos opérations. — Ainsi donc:

» La moindre femme de chambre nous laisse bien en arrière, dans l'art d'appliquer une simple épingle.

» Le dernier coupeur de bois nous fait envier sa manière adroite de manier la scie.

» Le tailleur peut, à bon droit, se rire de nous, en nous voyant couper nos bandes...

» La couturière lève les épaules, quand nous nous avisons de faire jouer l'aiguille, en sa présence.

» La charcutière, qui lie, si promptement, et depuis un temps immémorial, des bouts de saucissons et des vessies, pour les empêcher de couler, nous couvre de honte, quand elle apprend que nous avons laissé mourir des millions d'individus, avant de comprendre et de savoir faire la ligature d'une artère.

» Le grossier manant qui, d'un tour de main, fait tomber les quatre jambons d'un porc, pense, à juste titre, que nous n'avons pas le sens commun, en nous voyant désarticuler un bras ou une cuisse.

» Les chirurgiens croiraient déroger et se compromettre, en imitant un rustre qui, pour panser sa blessure, fouille dans sa poche et confectionne, sur le champ, un appareil. Et pourtant il a recours précisément au moyen qui est le plus conforme aux exigences de la science et de l'art; à un agent mécanique, que le gros bon sens lui a indiqué.

» Le savetier ne sait trop que dire de nos vanteries, au sujet des autoplasties, lui qui se croit presque ravalé, lorsqu'on vient lui demander de boucher le trou d'un soulier, au moyen d'un morceau de peau.

» L'équarisseur n'en croit pas à ses yeux en présence de notre gaucherie à détacher la peau humaine.

» Je pourrais multiplier à plaisir ces singuliers rapprochements, sans craindre de porter la moindre atteinte à la dignité de la chirurgie. Mais si l'on s'avisait de les trouver déplacés et inconvenants, j'ai mon excuse toute prête. La voici:

» J'ai proposé et exécuté, avec le plus grand succès, un mode facile, simple, sûr, très expéditif et peu douloureux, d'amputer les membres. J'en ai analysé tous les éléments et j'ai démontré qu'ils étaient en parfaite harmonie avec les principes de la science, de l'art et de l'humanité. Que m'est-il arrivé?

» J'ai été traité, en France surtout, et par fait, comme un échappé des petites maisons ou comme un massacreur du plus bas étage, et qui ne sait s'inspirer et ramasser ses procédés opératoires, que sur les dalles fangeuses de la boucherie ou dans les flots de sang d'un horrible échafaud.

» Soit! Mais allez dans la plus chétive échoppe d'un boucher; voyez les sections nettes, qu'on y fait, à chaque instant, de toutes manières, avec une précision et une rapidité incroyables; et vous devrez convenir, en réfléchissant à la mission de cet artisan, que c'est chez lui que nous devons suivre les précieuses leçons et les beaux exemples sur l'art de couper, le mieux possible, les chairs et les os.»

Ensuite, le Dr Mayor constate que pour arriver à cette perfection, les chirurgiens — il parle de ceux de son temps — devraient briser avec la routine à laquelle ils sont rivés. Puis il fait la description de certains instruments de son invention, qui jouissent de la faveur de ses collègues, jusqu'au moment où l'on trouva mieux encore. Il termine, enfin, par une application de la chirurgie populaire à certains cas particuliers.

Dr Matthias Mayor.

LES PETITS LOUPS

Nous soussignés, Philippe Lugin et Louis-Timothée Capt, forçiers, et David-Joseph LeCoulter Régent, nous nous sommes transportés au Soliat, dans la maison du Citoyen Philippe Aubert, municipal, accompagnés du Citoyen Charles-Abel Piguët, aussi municipal et d'après sa nomination ci-dessus, là où les requérans nous ont fait voir quatre petits Loups, que nous avons parfaitement reconnus être tels, singulièrement par la conformation que nous avons fait de leur machoire supérieure avec celle d'un vieux Loup que nous avons en mains, ayant à tous égards le même nombre de dents et de la même forme et arrangement; outre cela, nous avons aussi reconnu que leurs pattes et griffes sont parfaitement de Loups que nous connoissons, sans pouvoir nous y méprendre. En foi de quoi nous avons expédié au requérans la présente déclaration, faite de bonne foi et selon notre connaissance.

Au Chenit le 26 juin 1805.

(Revue historique vaudoise.)

Notes et maximes.

De la *Revue de Paris*, ces quelques pensées ingénieuses et délicates de M. Etienne Rey.

On voit toutes sortes de raisons de haïr, on n'en voit aucune d'aimer, et l'on aime.

La grâce est la politesse du corps.

Les classiques sont des révolutionnaires qui ont réussi.

Chaque fois qu'elles ne comprennent pas, les femmes ont un sourire aimable et doux, et l'on s'imagine alors qu'elles comprennent.

Beaucoup de personnes croient qu'elles aiment en se voyant aimées.

On dit que la paix intérieure est la condition du bonheur. Mais il est souvent plus douloureux de la poursuivre que d'y renoncer.

Les riches sont toujours prêts à s'indigner contre les pauvres qui se permettent de consacrer de l'argent à leurs plaisirs.

La lecture est le péché des honnêtes femmes.

Beaucoup de femmes s'ennuieraient dans la vie, si elles n'avaient un mari ou un amant pour les rendre malheureuses.

Les riches et les pauvres sont toujours comme deux armées ennemies en présence. Mais ce qui fait éternellement la faiblesse des pauvres, c'est qu'ils ne demandent qu'à trahir leur parti et à passer dans l'autre camp.

Dans le monde des lettres, on se pardonne tous les succès, sauf les succès d'argent.

La vie est remplie de sottises qui ont d'heureux résultats et d'actes raisonnables qui n'en ont que de fâcheux.

La vérité historique est faite du silence des morts.

On cesse d'être jeune dès qu'on passe du désir à l'effroi de l'inconnu.

On aime toujours mieux être bon pour les gens destinés à réussir que pour ceux qui n'ont pas de chance.

Un avantage des pauvres, c'est qu'ils se sentent très généreux, sans que ça leur coûte rien. Ils rêvent qu'ils prêtent de l'argent, qu'ils font des cadeaux; ils sont éblouis eux-mêmes de leurs largesses; ils ne déboursent rien, mais ils se voient toujours la main à la poche. Ils ressentent tous les plaisirs de la générosité et n'en éprouvent aucun des inconvénients.

Simple question. — Pourquoi donc les personnes qui adressent à d'autres des aménités poivre et sel, où le bon ton fait le plus souvent défaut, et pour cause, ne signent-elles pas toujours leurs correspondances?

Les réponses à cette simple question — s'il en vient — auront sans doute l'heur de plaire à certaines personnes.

Entre Auvergnats :

Un petit père montrant ses chèvres à l'auteur de ses jours :

— Alors, papa, c'est avec cela qu'on fait de la porcelaine.

— ???

— Eh bien ! oui, de la porcelaine de chèvres !!!

Malentendu. — Un ivrogne condamné à quelques jours de prison pour scandale sur la voie publique, vient se constituer prisonnier.

Le directeur de l'austère hôtellerie lui adresse quelques sévères admonestations.

— C'est votre goût pour l'alcool qui vous a amené ici.

— Oh ! non .. C'est au contraire ici le seul endroit où je n'ai jamais songé à venir boire.

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 8 février, en matinée, *La Dame de chez Maxim's*, le vaudeville désopilant de Feydeau. — En soirée, *Le secret*, de Bernstein (avec M. Duval, de Paris), suivi de *L'Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard.

Mardi 10, 2^e de *Bourgeon*, comédie en 3 actes de Georges Feydeau.

Jeudi 12, *L'Homme qui assassina*, pièce en 4 actes, tirée par Pierre Frondaie, du roman de Claude Farrère.

Kursaal. — Hier soir, vendredi, a été donnée la première de la *Revue annuelle*. Il y avait foule. La scène et la salle rivalisaient d'entrain et de gaité et les yeux étaient en fête, charmés de la grâce admirable des costumes, de l'attrait de décors tout à fait nouveaux et très réussis. Nous ne pouvons, aujourd'hui, que constater le plein succès de cette première, gage le plus sûr d'une longue série de belles soirées et de salles comblées.

Demain, dimanche, matinée et soirée.

Le choix d'une profession, pour ceux qui vont quitter les écoles au printemps, cause bien du souci à beaucoup de parents et de jeunes gens. L'Union Suisse des Arts et Métiers s'est préoccupée de cette question. La commission centrale des examens d'apprentis a fait paraître (*Büchler et Co, à Berne*) un opuscule intitulé : *Le choix d'une profession*, destiné à donner aux parents, aux éducateurs et aux autorités tutélaires des règles simples, basées sur une longue expérience et sur une connaissance approfondie de la question. Cet opuscule ne coûte que 30 cent. et à partir de 10 exemplaires 15 cent. pièce.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^e.